



CHAPITRE II

LA FICTION EN FORME DE CONTES.

AU SERVICE DU DIDACTISME

Dans son livre Voltaire, Monsieur Gustave Lanson éclaire le but du philosophe dans ses contes: "...sa fin est de procurer des idées justes. Il est soumis à la pensée philosophique qui crée l'oeuvre, et demeure profondément symbolique. Les romans de Voltaire sont des démonstrations du progrès par l'absurde."¹ De cette remarque, on aperçoit le didactisme caché derrière les légers croquis. Nous sommes dans le domaine non du roman proprement dit, mais du conte, du conte philosophique qui se propose, en mettant en scène d'amusants fantoches, de faire utilement réfléchir les lecteurs. Alors, tout le roman ne met en ligne que des figures, des actions, des péripéties, qui servent à la thèse. C'est une tactique sûre pour que des esprits clairs se révoltent contre les abus dans la société. Et comme Voltaire "est moraliste plus que psychologue"² il n'oublie pas de donner des propositions didactiques outre les secteurs de l'attaque. Tantôt le feu s'éparpille, tantôt le conteur expose un remède. Mais l'import-

¹Gustave Lanson, Voltaire, (Paris: Hachette, 1960), p. 154.

²Ibid., p. 152.

tant, c'est que l'auteur choisit la fiction comme moyen de démontrer son didactisme. Pourquoi la fiction et non pas dissertations, traités, articles de journaux, recueils de pièces ou autres textes et commentaires?

Monsieur Paul Robert définit la fiction, dans le domaine de la littérature, comme une création de l'imagination.¹ Cette définition correspond à celle du Dictionnaire du Français Contemporain, "La fiction est une oeuvre ou un genre littéraire créé par l'imagination pure, sans souci de vraisemblance".² Observons une autre donnée d'un dictionnaire anglais qui déclare que la fiction est l'action d'inventer ou d'imaginer; une histoire feinte ou inventée; une histoire composée pour l'amusement; prose narrative en forme de contes, fables, romans et bien d'autres de la même nature.³ Ainsi pouvons-nous dire que cette espèce littéraire se caractérise par l'imagination. Nous parvenons maintenant à ce point discuté: pourquoi faut-il dissimuler les fins de propagande sous l'atmosphère invraisemblable de la fiction?

Il semble que l'explication de Monsieur André Maurois soit la meilleure réponse à la question ci-dessus.

¹ Paul Robert, Dictionnaire alphabétique & analogique de la langue française (Paris: S.N.E., 1972), p. 702.

² Jean Dubois et al., Dictionnaire du Français Contemporain (Paris: Larousse, 1966), p. 509.

³ Virginia S. Thatcher et al., The New Webster

Cet écrivain érudit indique qu'il s'agit d'exprimer avec plus de liberté des idées qui, dans un essai, apparaîtraient comme subversives et choqueraient ou rebuteraient le lecteur.¹ Plus celui-ci se sentira transporté dans un monde où règne la folie toute pure, plus il sera rassuré, et mieux il acceptera des vérités surprenantes. Les écrivains, tourmentés par le besoin de dire ce qu'ils pensent, mais gênés par la sévérité des polices, des censures ou des inquisitions, seront tentés de s'évader dans l'absurde, et de se rendre invulnérables en se rendant invraisemblables. Tel était le cas en France au XVIIIe siècle. La publication de la Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient de Diderot provoque son arrestation de juillet à novembre, en 1749. La Profession de foi du Vicaire Savoyard irrite le Parlement; décrété de prise de corps, Rousseau se hâte de passer en Suisse pour mener une vie errante pendant huit années. Le Mariage de Figaro soumis successivement à six censeurs est jugé par Louis XVI détestable et injouable et Beaumarchais est emprisonné pendant quelques jours à Saint-Lazare.² Voltaire lui-même

Encyclopedic Dictionary of the English Language (U.S.A. : Grolier, 1968), p. 327.

¹ André Maurois, Lecture: mon doux plaisir (Paris: Arthème Fayard, 1957), p. 41.

² André Lagarde et Laurent Michard, XVIIIe siècle, pp. 193, 267, 384.

connait la même expérience : la traduction des Lettres Philosophiques parue en Angleterre et une contrefaçon de l'édition clandestine de Rouen provoquent une lettre de cachet qui oblige l'auteur à s'enfuir en Lorraine. Le livre est condamné au feu par le Parlement comme "propre à inspirer le libertinage le plus dangereux pour la religion et la société civile". Par ailleurs, notre philosophe est exilé à Sully-sur-Loire pour deux pièces contre le Régent, puis enfermé à la Bastille (onze mois) pour motif analogue.¹ Il subit l'influence de l'Angleterre où l'on pense librement et noblement. Des sentiments "républicains" fermentent en lui: il s'exalte dans la liberté anglaise. Comme d'autres écrivains et élites, il adopte les idées nouvelles et souhaite les exposer. Il ne leur est pas entièrement impossible de le faire. Le Dictionnaire Philosophique, l'Essai sur les moeurs, l'Encyclopédie en sont les preuves. Mais il reste quantité de thèmes difficiles à aborder. En les traitant sous forme de fiction, on a la possibilité d'atteindre un public plus timoré et plus étendu.

Monsieur Roger Mathé est de cet avis en soutenant que les écrivains des contes colorés des pays étrangers au XVIIIe siècle avaient un triple but. Ce procédé permettait

¹Roger Petit, "Résumé chronologique de la vie de Voltaire" dans Contes I - Zadig, Micromégas, p.5.

d'abord de faire des comparaisons défavorables à la France sous le rapport de la religion, de la censure, de la liberté, des structures gouvernementales, de la considération due aux gens de lettres, aux artistes. Ensuite il visait à mystifier la censure en feignant de critiquer non point la France et son roi, mais la Turquie, l'Inde, la Perse, les Iroquois, le sultan, son vizir.., procédé employé systématiquement par Voltaire dans ses contes. Enfin, cette technique offrait une efficacité accrue; prêtant leurs critiques à un étranger impartial, les contes font mieux ressortir l'injustice ou l'absurdité des valeurs et des croyances nationales.¹ Montesquieu fait vivre à Paris et à Versailles deux sages Persans venus de bien loin. Produits d'une civilisation exotique, ils peuvent observer les Français avec des yeux neufs. Les anomalies, les absurdités que l'accoutumance dissimule, les déconcertent. Observateurs non prévenus, ils jugent avec sérénité et raison. Swift peut tenir sur la société anglaise de son temps et sur la nature humaine des propos assez dangereux par une description d'une nation de nains, d'un royaume de géants, ou d'un pays où les chevaux gouvernent les hommes. Voltaire raille les coutumes, les institutions françaises et en même temps instruit indirectement le

¹Roger Mathé, L'Exotisme d'Homère à Le Clézio, p. 99.

lecteur grâce à ses personnages imaginaires et à leurs aventures fantastiques.

Les contes de Voltaire sont vraiment des contes au sens propre, puisqu'ils sont des histoires invraisemblables et mensongères comme les définit le Robert.¹ Les aventures de Zadig: rencontre avec l'ermite, avec Arbodag le brigand, son amour pour Astarté, son combat pour devenir le souverain de Babylone - rien de cela ne peut se produire dans la vie quotidienne, quelle que soit l'époque. Le peuple humain n'a encore jamais rencontré d'~~extra-~~
~~terrestres~~ comme Micromégas et son compagnon saturnien. L'Eldorado, ce monde idéal où règne éternellement la prospérité et la bonté, ne peut être qu'un havre fictif et momentané pour Candide et son valet Cacambo. Le surnaturel domine dans les contes de Voltaire plus que dans les œuvres de ses contemporains. Dans ces récits, on ne trouve pas un seul personnage que l'auteur prenne tout à fait au sérieux. Tous sont, ou les incarnations d'une idée, d'une doctrine, ou des héros de fantaisie, détachés d'un paravent de laque ou de quelque tenture chinoise. On peut les torturer, les exécuter sans que l'auteur, ni le lecteur, éprouve un sentiment d'émotion vraie.

¹Paul Robert, Dictionnaire alphabétique & analogique de la langue française, p.339.

Mais cette espèce de fiction voltairienne n'appartient pas aux contes ordinaires mais aux contes philosophiques, toujours inventés pour prouver quelque vérité morale. La réalité déguisée est toujours sous-jacente. Etant un genre hybride, ils tiennent de l'essai, ou du pamphlet, puisque l'auteur y veut exposer ou attaquer certaines idées; ils tiennent du conte parce qu'ils sont des récits d'événements imaginaires. Mais ils ne peuvent avoir ni le sérieux de l'essai, ni la crédibilité du roman. Le didactisme, autant que la critique mordante, s'intercalent par intervalles sous le climat bizarre et mystérieux.

Mais qu'est-ce que le didactisme? Selon Monsieur Paul Robert, le mot "didactique" se rapporte à la "chose" "qui vise à instruire, qui a rapport à l'enseignement". Le genre didactique dans la littérature est un "genre littéraire où l'auteur s'efforce d'instruire sous une forme agréable et poétique, par exemple L'Art poétique d'Horace, de Boileau sont les chefs-d'oeuvre du genre didactique".¹ En quoi les contes philosophiques voltairiens sont-ils didactiques? Qu'enseigne Voltaire au lecteur? Avant de répondre à ces questions, il nous paraît utile de

¹Paul Robert, Dictionnaire alphabétique & analogique de la langue française, p.479.

rappeler rapidement les oeuvres de La Fontaine qui, lui aussi, a placé la fiction au service du didactisme.

Monsieur Jasinski affirme le didactisme des Fables et des Contes de La Fontaine en disant, "Oui, La Fontaine veut moraliser", et même si l'on doute de l'intention moralisante, "on ne la nie pas".¹ Nous en sommes encore convaincus par ce que dit Monsieur Bray: "Morales d'abord, instructives ensuite, voilà ce que La Fontaine veut que soient les fables. N'a-t-on pas le droit de dire que la fable est un genre pédagogique, que ce genre s'adresse avant tout et surtout à l'âge où le sens moral se forme et où les premières connaissances s'acquièrent?"² Or, c'est peut-être parce que "par le conte", dit Monsieur Jasinski, "il pouvait le mieux exprimer, ou du moins suggérer, ce qui lui tenait le plus au coeur."³

Par l'allégorie animale, La Fontaine, nous décèle la vérité des êtres humains. C'est le jeu des bêtes, dans lequel la nature et les actions des personnes sont accommodées aux propriétés de certains animaux d'une manière tout à fait ingénieuse; ainsi en faisant parler des bêtes l'auteur nous fait penser aux conversations des hommes. La besace représente les aveuglements de l'amour-propre;

¹ René Jasinski, La Fontaine et le premier recueil des "Fables" (Paris; A.-G. Nizet, 1966), pp. 82-83.

² Ibid., p.84.

³ Ibid., p.87.

l'hirondelle et les petits oiseaux, les aveuglements de la légèreté. L'auteur montre la sottise des pédants dans le conte L'Enfant et le maître d'école et des ignorants dans Le coq et la perle. Quand triomphe à ses yeux l'injustice, il rappelle que les criailleries confuses ne servent de rien (Conseil tenu par les rats), qu'il ne faut rien attendre des rivalités entre les puissants du jour (Les deux taureaux et une grenouille), mais que, si l'on court des risques, l'ennemi peut n'être pas tellement rassuré lui-même (Le lièvre et les grenouilles), qu'avec de la clairvoyance on déjoue spirituellement les ruses du trompeur (Le coq et le renard). C'est dire que, même sous un régime d'oppression, un homme intelligent et résolu peut sauvegarder son indépendance et batailler pour la bonne cause (Le lion et le moucheron). Ainsi sommes-nous bien sur les voies qui mènent à la morale.

Nous trouvons que la politique apparaît aussi dans ces récits.¹ On doit préciser que les contes se situent au confluent de la morale et de la politique. La Fontaine condamne implicitement les censeurs malveillants dans Contre ceux qui ont le goût difficile; Les membres et l'estomac posent la question de la soli-

¹Ibid., pp. 99-163.

darité nécessaire dans le corps social, et Les grenouilles qui demandent un roi celle du tyran qui fait regretter les gouvernements plus libéraux. Le loup et la cigogne disent assez le triomphe des scélérats, tandis que Le lion abattu par l'homme rappelle la noble victime indignement accablée.

La fiction de La Fontaine comporte deux parts : l'une de vérité qui lui sert de fondement, et l'autre de fiction qui déguise allégoriquement cette vérité et lui donne la forme du conte. Son sujet une fois conçu, le poète doit chercher des animaux qui peuvent le mieux représenter les hommes à qui il veut se référer pour mettre en relief les idées didactiques. Ainsi, la fiction est véritablement feinte et la conception se trouve habilement déguisée. Tel est bien le processus créateur chez La Fontaine.

Si nous acceptons que les oeuvres de La Fontaine fournissent certaines leçons comme nous l'avons montré, nous devons admettre que les ouvrages voltairiens sont également au service du didactisme. Pareil à ce grand conteur, sous l'attrait d'une présentation séduisante, d'une apparente frivolité, d'un caractère purement fantaisiste et facile, Voltaire cache la "substantifique moëlle", solide et sérieuse. On peut exiger de ces petits volumes la rigueur et la gravité. L'auteur saisit tout le parti qu'il pourra tirer de cette forme littéraire. Les contes

ne sont que le cadre rêvé où il incarne avec son ironie et son humeur combative l'idée qu'il veut faire valoir ou détruire. Le conte, dit Monsieur Roger Petit, était pour Voltaire le genre le plus libre de tous.¹ C'est un mélange de fantaisie et de bon sens, de libre invention et de rigueur logique. C'est une démonstration inexorable des vices humains joliment enveloppée dans une oeuvre d'art aux proportions libres et harmonieuses. En nous laissant séduire par l'histoire légère et merveilleuse, nous sommes entraînés vers la conclusion qu'il a préparée avec une rigueur absolue; il a choisi, arrangé, combiné les faits de telle sorte que, parvenus à la fin d'un chapitre ou à la dernière ligne de l'ouvrage, nous avons l'impression d'avoir assisté à une démonstration irréfutable.

Les personnages dans les contes voltairiens représentent une tendance de la nature humaine, un préjugé, la sottise, la jalousie tels le baron de Thunder-ten-Tronckh, Pangloss, le roi de Babylone, Itobad. Ils sont au service de l'auteur et de sa thèse. Leurs gestes et leurs propos remplacent déductions et raisonnements. Ils symbolisent des idées. Ils sont les instruments du Voltaire critique des moeurs et des institutions, du

¹Roger Petit, Contes I-Zadig-Micromégas, p. 10.

Voltaire moraliste et philosophe. Il ne fait aucun effort pour donner à ses personnages le relief et la vraisemblance. Les héros Candide, Zadig, Micromégas, l'Ingénu, nous obsèdent non pas parce qu'ils ont des caractères à proprement parler mais parce qu'ils représentent les divers aspects de l'esprit de Voltaire. Ils n'ont pas l'air de participer de tout leur être et de tout leur cœur à l'action: ils sont les témoins ironiques et amusés de leurs propres mésaventures, moins riches en vérité humaine qu'en enseignements philosophiques.

Ce qui se présente donc d'abord à l'esprit de Voltaire, c'est un problème philosophique: intolérance et fanatisme, arbitraire du pouvoir royal, abus de la noblesse et du clergé, stupidité de la guerre, sottise scolastique... Toutes ces questions étaient alors d'une actualité brûlante. Voltaire en tire son enseignement pour qui sait le découvrir. Cet enseignement se divise en deux secteurs: l'attaque, c'est l'enseignement critique qui par la réflexion, nous conduit à la prise de conscience et les propositions constructives, c'est l'enseignement positif car il nous suggère les solutions des problèmes soulevés. Nous allons essayer d'approfondir l'instruction des contes philosophiques de Voltaire.



Les secteurs de l'attaque

L'optimisme ou la Providence

Parmi les idées des secteurs de l'attaque, il en est une qui ne fait pas toute la matière des romans de Voltaire, mais qui, outre qu'elle anime Zadig et Candide, n'est jamais oubliée dans les autres: c'est celle du destin de l'homme, de la Providence, c'est-à-dire de l'optimisme et du pessimisme ou le problème du mal. Grand ennemi du jansénisme pour qui l'homme est un être incurablement malheureux et grand admirateur de Pope, Voltaire s'en tient provisoirement à l'optimisme superficiel, chante dans le Mondain les délices du paradis moderne:

Oh! le bon temps que ce siècle de fer!
 Le superflu, chose très nécessaire,
 A réuni l'un et l'autre hémisphère.¹

Il affirme que l'homme sans préjugés doit savoir se contenter de son sort et faire lui-même son bonheur. Ce bonheur, la Providence l'accorde en ce monde à qui sait n'être pas trop exigeant. Le livre a été écrit au moment où la fortune souriait à Voltaire; il se sentait soutenu par Mme de Pompadour, donc par une grande partie de la cour; tous les rois d'Europe l'invitaient; Mme du Châtelet lui assurait le confort sensuel, l'affection et l'indé-

¹ André Lagarde et Laurent Michard, XVIIIe siècle, p.128.

pendance.¹ Il était donc tenté de trouver favorable la fameuse maxime de Leibniz: Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Mais les événements qui se succèdent entraînent une évolution dans sa vision du monde. D'abord ce sont les malheurs personnels: Mme du Châtelet le trompe avec son meilleur ami, et, enceinte des oeuvres de Saint-Lambert, elle meurt en couches. Les rois, qu'ils soient de France ou de Prusse, le traitent mal. Son séjour à Berlin, qui commence dans l'enthousiasme, ne se poursuit pas sans querelles, et se termine par une brouille retentissante entre Voltaire et le roi Frédéric. Au retour, Voltaire se voit refuser l'entrée à Paris; il erre pendant deux ans le long de la frontière, et doit se résoudre à se fixer en Suisse. Bientôt des wolffiens convaincus, Martin Kahl et Jean Deschamps s'attaquent sans ménagements aux Eléments de la philosophie de Newton de Voltaire et à l'auteur lui-même. Désormais, Wolff et Leibniz sont condamnés dans l'esprit de Voltaire.² Les choses s'aggravent: le tremblement de terre, qui en 1775 détruisit en grande partie la ville de Lisbonne et qui fit périr sous ^{les} ruines des milliers d'ha-

¹ André Maurois, Lecture: mon doux plaisir, p. 50.

² Roger Petit, Contes I-Zadig-Micromégas, p. 13.

bitants lui inspire le fameux poème le Désastre de Lisbonne.

Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable?

...Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré?

Et les questions restent sans réponse. Il y a bien la protestation éloquante de Jean-Jacques Rousseau mais Voltaire ne se contente pas d'affirmations sentimentales. D'ailleurs, d'autres événements se produisent pires encore, les visions de carnage de la guerre de Sept ans, la défaite des Français à Rosbach, l'exécution de Byng, la suppression de l'Encyclopédie.¹ Ainsi Voltaire, aigri par l'expérience et très loin des dispositions où il était quand il écrivait le Mondain, juge-t-il que le monde est mal fait. Par conséquent il passe de l'optimisme agressif et pétulant de ce livre à un jugement plus sévère à l'endroit de la Providence. Il ne peut plus supporter les philosophes qui, comme Leibniz ou comme Jean-Jacques Rousseau défendent l'ordre du monde et le gouvernement de la Providence. L'époque heureuse du Mondain est révolue; le monde ne va plus aussi commodément. Si la Providence existe, il faut admettre que ses décisions sont bien étonnantes. Il a écrit avant l'époque de son revirement un livre intitulé Le Monde comme il va. C'est en effet le monde comme il va

¹Roger Petit, Contes II - Candide - Jeannot et Colin - l'Ingénu (Paris: Larousse, 1939), pp.5-9.

qu'il déroule sous nos yeux, et ce monde va mal, de plus en plus mal. Mais dans ce conte, Voltaire est encore au carrefour où se rencontrent le pessimisme et l'optimisme. D'une part, il conçoit que les vices s'accumulent dans ce monde - ce que pense aussi le héros, Babouc, à sa première vue devant la ville Persépolis, "Sont-ce là des hommes, s'écria Babouc, ou des bêtes féroces? Ah! je vois bien que Persépolis sera détruite."¹ Mais d'autre part, l'optimisme joue encore un rôle dans sa pensée. Babouc se rend compte enfin que rien n'est ni aussi bon ni aussi mauvais qu'on le croit. Il conclut qu'il y a souvent de très bonnes choses dans les abus: parmi les lettrés il y en a quelques-uns qui éclairent le monde, et parmi les mages ambitieux et intrigants il y a plus de grandes vertus encore que de petits vices. Il décide de ne pas même songer à corriger Persépolis, et de laisser aller le monde comme il va car "si tout n'est pas bien, tout est passable."

Cependant après les malheurs intenses déjà cités, la spéculation de l'auteur s'oriente vers le pessimisme. Son mépris pour l'espèce humaine, pour la Providence s'accroît.

Un jour tout sera bien, voilà notre espérance:
 Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.

¹Voltaire, Le monde comme il va.

L'auteur dégoûté des sottises, des cruautés humaines et des intentions de la Providence ne songe plus qu'à s'emmoquer et à les couvrir de sarcasmes.

Pangloss incarne toute la sottise d'un béat optimisme. Malgré tous les maux dont il est le témoin et la victime: maux des institutions sociales, maux des passions humaines, maux de la nature..., il ne cesse de soutenir avec obstination que tout est bien.

"Je suis toujours de mon premier sentiment, car enfin je suis philosophe: il ne me convient pas de me dédire, Leibnitz ne pouvant pas avoir tort,"¹

Sous forme d'accidents bizarres et de catastrophes, l'auteur multiplie et entasse les objections à cette doctrine. Voltaire attaque les optimistes dans la conversation entre Candide et son valet, Cacambo:

"O Pangloss! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. -Qu'est-ce qu'optimisme? disait Cacambo. -Hélas! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal."²

Le mépris total de Voltaire pour les vices humains se découvre dans la question de Candide à Martin:

"Croyez-vous, dit Candide, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés comme ils font aujourd'hui? qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes,

¹Voltaire, Candide, Chapitre XXVIII.

²Voltaire, Candide, Chapitre XXI.

perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avares, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots?"¹

Enfin, pour ridiculiser l'affirmation de Leibniz, Voltaire fait dire à Pangloss face au désastre du tremblement de terre: "Quelle peut être la raison suffisante de ce phénomène?"²

Quand au héros, ses aventures sont la manifestation de la philosophie de l'auteur. Candide, un jeune garçon de moeurs douces, de jugement droit, d'esprit simple est chassé du château de Thunder-Ten-Tronckh; il apprend à connaître l'armée avec ses sujétions et son cortège de meurtres, de vols, de viols, le tremblement de terre, l'Inquisition, les Jésuites du Paraguay, la France, l'Angleterre, la Turquie et constate partout que l'homme est un fort méchant animal.

Candide connaît ainsi les limites de sa liberté quand il est chez les Bulgares:

"On lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux d'être fustigé trente-six fois par tout le régiment, ou de recevoir à la fois douze balles de plomb dans la cervelle. Il eut beau dire que les volontés sont libres, et qu'il ne voulait ni l'un ni l'autre, il fallait faire un choix:"³

¹Voltaire, Candide, Chapitre XXI.

²Voltaire, Candide, Chapitre V.

³Voltaire, Candide, Chapitre II.

A Lisbonne, le héros assiste, impuissant, au spectacle horrible du tremblement de terre:

"A peine ont-ils mis le pied dans la ville, en pleurant la mort de leur bienfaiteur, qu'ils sentirent la terre trembler sous leurs pas;"¹

Quelquefois la misère ~~frappe Candide par l'intermédiaire~~ des aventures pitoyables des autres comme celle de Cunégonde:

"ils égorgèrent mon père et mon frère, et coupèrent ma mère par morceaux. Un grand Bulgare (...) se mit à me violer, (...) je voulais arracher les yeux à ce grand Bulgare, ne sachant pas que tout ce qui arrivait dans le château de mon père était une chose d'usage: le brutal me donna un coup de couteau dans le flanc gauche"²

Pourquoi un homme de bon coeur doit-il passer par de telles expériences? Pourquoi existe-t-il de telles misères, de telles catastrophes en ce monde?

Voltaire ne se contente ^{pas} de ce qu'explique Rousseau: si l'Être Éternel n'a pas mieux fait, c'est qu'il ne pouvait mieux faire. On voit son doute dans Zadig. Après avoir été témoin de ce qu'a fait l'Ermite ou la Providence, il ne peut plus s'empêcher de lui demander la raison des actions abjectes.

"Mais quoi! dit Zadig, il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes et des malheurs? et les malheurs tombent sur

¹Voltaire, Candide, Chapitre V.

²Voltaire, Candide, Chapitre VIII.

les gens de bien!"

La réponse de l'ange n'est pas un raisonnement irréfutable.

"Les méchants sont toujours malheureux: ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, et il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien.-Mais, dit Zadig, s'il n'y avait que du bien, et point du mal?-Alors, reprit l'ange Jesrad, cette terre serait une autre terre, l'enchaînement des événements serait un autre ordre de sagesse; et cet ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Être Suprême..."¹

Ce que dit l'ange ne peut convaincre Zadig. Il exprime encore son doute en prononçant le mot "mais" ("Comme il disait mais, l'ange prenait déjà son vol vers la dixième sphère.") qui marque l'opposition dans son esprit. Voltaire est trop intelligent pour poursuivre la conversation. Il ne fait pas poser par Zadig les questions qui obsèdent longtemps sa pensée: si Dieu est bon, pourquoi n'a-t-il pas limité le monde à cette demeure éternelle et parfaite? S'il est tout-puissant, pourquoi n'a-t-il pas, en créant le monde, fait l'économie de la souffrance?²

Le fanatisme

Outre le problème du mal, le fanatisme paraît

¹Voltaire, Zadig, Chapitre XX.

²André Maurois, Lecture - mon doux plaisir, p. 41.

être une des obsessions primordiales de Voltaire. Faisons d'abord la connaissance de la morale religieuse de Voltaire. Sentant que les religions révélées résident sur des impostures, voyant qu'il y existe partout des invraisemblances, des cérémonies absurdes, des superstitions primitives, il voudrait faire triompher un "Dieu de tous les êtres, de tous les mondes, et de tous les temps". Las d'être témoin des luttes religieuses, il veut désabuser les hommes de l'esprit de secte et des "mystères incompréhensibles". Il veut démontrer que le plus important, ce n'est pas le dogme mais la morale qu'on a toujours négligée:

"Il n'y a pas deux morales. Celles de Confutzée, de Zoroastre, de Pythagore, d'Aristote, d'Épiclète, de Marc-Antonin sont absolument les mêmes."¹

L'existence de Dieu est garantie, non par une révélation illusoire, mais par la raison, qui fait l'accord entre les hommes. En l'absence d'une révélation, notre raison et notre conscience seront nos véritables guides. Ainsi, Voltaire est l'ennemi éternel du fanatisme puisque cette sorte de délire empêche les hommes de s'aimer comme des frères et provoque sans relâche les guerres civiles, les injustices, les assassinats. L'esprit de secte aveugle les hommes et les pousse jusqu'aux crimes horribles.

L'église qui se dit universelle, tend à être in-

¹ André Lagarde et Laurent Michard, XVIII^e siècle, p. 115.

tolérante et paroissiale. Contre ceci, Voltaire, suivant Pierre Bayle, défend la cause de la tolérance. Comme Erasme, il s'élève contre la stupidité de la prêtrise catholique.¹ En vue de réhabiliter la mémoire de Jean Calas, un protestant faussement accusé d'avoir tué son fils qui voulait se convertir au catholicisme, et exécuté en 1762, Voltaire écrit le Traité sur la tolérance (1763). Outre ce livre fameux, l'auteur ne cesse pas d'attaquer le fanatisme. Dans ses contes philosophiques il le stigmatise sur un ton plus acerbe, plus mordant. Dans l'Homme aux quarante écus, le fanatisme du catholicisme envers la famille Calas est clairement exprimé:

"Ma mémoire alors me représenta l'aventure épouvantable des Calas, une mère vertueuse dans les fers, ses filles éplorées et fugitives, sa maison au pillage, un père de famille respectable brisé par la torture, agonisant sur la roue et expirant dans les flammes; un fils chargé de chaînes, traîné devant les juges, dont un lui dit: Nous venons de rouer votre père, nous allons vous rouer aussi."²

L'Eldorado se montre la contrée idéale de la tolérance. La conversation entre un vieillard, Candide et Cacambo se situe à l'apogée de l'attaque.

"N'adorez-vous qu'un seul Dieu? -Apparemment, qu'il

¹J. Bronowski et Bruce Mazlish, The Western Intellectual Tradition (Great Britain: Pelican, 1960), pp. 294-295.

²Voltaire, L'Homme aux quarante écus.



n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Nous ne le prions point, nous sommes tous prêtres. -Quoi! Vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent, et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis? -Il faudrait que nous fussions fous; nous sommes tous ici du même avis, et nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines."¹

Les prêtres catholiques et les pasteurs protestants ainsi que les cultes religieux sont tournés en dérision dans le chapitre VII de Zadig:

"Il y avait une grande querelle, dans Babylone, qui durait quinze cents années, et qui partageait l'empire en deux sectes opiniâtres: l'une prétendait qu'il ne fallait jamais entrer dans le temple de Mithra que du pied gauche; l'autre avait cette coutume en abomination, et n'entrait jamais que du pied droit."²

Pour mieux comprendre ce que critique Voltaire dans le domaine ecclésiastique, lisons une partie de l'article Dogmes où il condamne les horreurs du fanatisme:

"Le jésuite Le Tellier paraissait fièrement, la bulle Unigénitus à la main. Mais à ses côtés s'éleva tout d'un coup un monceau de deux mille lettres de cachet. Un janséniste y met le feu: Le Tellier fut brûlé jusqu'aux os; et le janséniste, qui n'avait pas moins cabalé que le jésuite, eut sa part de la brûlure."³

¹Voltaire, Candide, Chapitre XVIII.

²Voltaire, Zadig, Chapitre VII.

³André Lagarde et Laurent Michard, XVIIIe siècle,

Mais le fanatisme ne se limite pas seulement au domaine religieux, il concerne aussi le délire des chefs d'état qui, aveuglés par l'ambition, par l'avidité, entraînent leurs peuples dans les batailles. Dans Candide Voltaire éclaire cette sorte de fanatisme en décrivant la vision effrayante des guerres menées par les gouverneurs orgueilleux et stupides :

"Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants et gagna à l'abord un village voisin; il était en cendres: c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes; là, des filles rendaient les derniers soupirs; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés."¹

Il accentue la stupidité des guerres dans Micromégas: des millions d'hommes sont massacrés en vertu de la cupidité de deux hommes qui ne se sont jamais vus.

"IL ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme Sultan, ou à un autre qu'on nomme, je ne sais pourquoi, César. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit; et presque aucun de ces animaux, qui s'égorge mutuellement, n'a jamais vu l'animal pour lequel ils s'égorge."²

¹Voltaire, Candide, Chapitre III.

²Voltaire, Micromégas, Chapitre VII.

Ce que racontent les êtres humains excite tant la rage du Sirien qu'il veut "écraser de trois coups de pied toute cette fourmilière d'assassins ridicules".¹ ~~Pour~~ tant, Voltaire ne blâme pas les guerriers, mais leurs chefs sanguinaires. La haine pour ces hommes brutes apparaît franchement dans les paroles des terriens :

"..ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires qui du fond de leur cabinet ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, et qui ensuite en font remercier Dieu solennellement."²

L'ignorance

Le fanatisme est très intimement lié à l'ignorance. Voltaire accentue donc son assaut contre les rites, les cultes religieux aussi bien que civils et contre toute croyance irraisonnable. Admirateur de la raison et de la science, il ne peut rester silencieux devant des actes qui, pour lui, signalent que l'humanité n'a pas encore atteint la sagesse. Bien qu'on ne puisse abolir l'ignorance chez les individus, il faut essayer de la diminuer. En faisant des recherches pour écrire l'Essai sur les mœurs, l'auteur découvre certaines traditions bizarres des pays exotiques qu'il peut utiliser comme instruments de raillerie à l'égard des mœurs européennes. Le chapitre

^{1,2}Voltaire, Micromégas, Chapitre VII.

"le bûcher" dans Zadig se consacre à ce point de vue. Il existe en Arabie une coutume affreuse mais considérée comme une fête solennelle qui s'appelle le bûcher du veuvage: lorsqu'un homme marié est mort, et que sa femme veut être sainte, elle se brûle en public sur le corps de son mari. Voltaire montre la stupidité de cette coutume car, si elle est respectée, ce n'est ni à cause de la fidélité d'une épouse envers son mari, ni à cause de la dévotion véritable, mais par peur de l'opinion des autres.

"Je suis dévote, dit la dame, je serais perdue de réputation, et tout le monde se moquerait de moi si je ne me brûlais pas."¹

L'aspect cruel et l'étrangeté monstrueuse de cette convention sont soulignés par les paroles de Zadig qui tâche de convaincre son maître que "cette horrible coutume était contraire au bien du genre humain; qu'on laissait tous les jours de jeunes veuves qui pouvaient donner des enfants à l'Etat, ou du moins élever les leurs,"²

La cérémonie exécrationnelle de "l'autodafé" dans Candide joue le même rôle que "le bûcher du veuvage". On brûle, on pend les innocents en vertu de la croyance stupide que cette action évitera une catastrophe naturelle. C'est la critique et la satire des absurdités et des pratiques barbares de l'Inquisition, encore vivantes à l'époque.³

^{1,2}Voltaire, Zadig, Chapitre XI.

³André Lagarde et Laurent Michard, XVIIIe siècle, p.166.

"..il était décidé par l'université de Coimbre que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infailible pour empêcher la terre de trembler."¹

Le processus est tellement étrange et insensé.

"Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, et entendirent un sermon très pathétique, suivi d'une belle musique en faux-bourdon. Candide fut fessé en cadence, pendant qu'on chantait; le Biscayen et les deux hommes qui n'avaient pas voulu manger le lard furent brûlés, et Pangloss fut pendu..."²

Voltaire veut nous montrer que ces rites sauvages résultent de l'ignorance. Si l'on avait su la cause véritable du tremblement de terre, on n'aurait pas fait cet horrible autodafé. De même, si l'on s'était rendu compte des lois scientifiques à propos des planètes et des étoiles, on n'aurait pas pratiqué l'usage d'adorer le soleil, la lune, et les étoiles. L'idée de l'ignorance est une préoccupation assez dominante de Voltaire. Il la regrette dans le Dictionnaire philosophique portatif ou La Raison par alphabet (1764).

"J'ignore comment j'ai été formé, et comment je suis né. J'ai ignoré absolument pendant le quart de ma vie les raisons de tout ce que j'ai vu, entendu et senti(...) O Dieu! il faut que tu m'instruises, car je ne suis éclairé ni par les ténèbres des autres hommes, ni par les miennes"³

^{1,2}Voltaire, Candide, Chapitre VI.

³Paul Crouzet et al., Les grands écrivains de France (Paris: Didier-Privat, 1948) pp. 904-905.

Même le Sirien entrevoit l'ignorance des êtres humains malgré leur érudition dans maints domaines. Les êtres humains sont encore humiliés.

"Ce n'était donc pas la peine, répondit l'animal de huit lieues, que ton âme fut si savante dans le ventre de ta mère, pour être si ignorante quand tu aurais de la barbe au menton."¹

Voltaire montre dans Zadig que l'homme est si sot, si ignorant qu'il établit une loi interdisant de manger certains animaux, dont plusieurs, le griffon par exemple, sont imaginaires. (Le griffon est un animal fabuleux, moitié aigle, moitié lion, qu'on trouve représenté sur les monuments orientaux).

"..il s'éleva une grande dispute sur une loi de Zoroastre, qui défendait de manger du griffon." Comment défendre le griffon, disaient les uns, si cet animal n'existe pas? - Il faut bien qu'il existe, disaient les autres, puisque Zoroastre ne veut pas qu'on en mange."²

Voltaire vise ici non pas spécialement la loi de Zoroastre mais la loi mosaïque qui soutient telle interdiction stupide.

Quel est donc le remède à ce manque? Nous l'examinerons dans les propositions constructives?

La métaphysique

Par suite de l'absurdité des conventions, il

¹Voltaire, Micromégas, Chapitre VII.

²Voltaire, Zadig, Chapitre IV.

existe une autre absurdité que Voltaire se décide à combattre. C'est le faux raisonnement de la métaphysique. On peut dire que toute sa vie, Voltaire s'est occupé de métaphysique. Pour lui, la métaphysique est le domaine des vaines spéculations, qu'il juge à la fois sottes et dangereuses; sottes ~~parce~~ qu'il estime que le sage n'est sûr de rien; dangereuses parce qu'elle présente deux graves dangers: diviser les hommes et les conduire, sur le plan religieux, aux excès du fanatisme et en même temps les tenir dans l'angoisse devant les problèmes insolubles, puis les détourner de la vie. On cherche les réponses à des questions inutiles: origine du monde et de la vie, relations entre l'âme et le corps, origine du mal, fin de l'homme. Pourquoi perdre ainsi notre temps et notre énergie? Les philosophes ne sont jamais du même avis sur de telles questions. Donc, pourquoi nous laissons-nous dominer par les problèmes qui échappent à l'observation et à la raison?

Voltaire s'efforce de prouver que la métaphysique ne comporte que des préventions et des préjugés anti-scientifiques. Tous les mortels, qu'ils soient de Sirius, de Saturne ou de la Terre ne s'entendent jamais en matière de métaphysique.

"Dites-moi ce que c'est que votre âme, et comment vous formez vos idées. -Les philosophes parlèrent

tous à la fois comme auparavant; mais ils furent tous de différents avis."¹

Dans *Micromégas* les métaphysiciens sont totalement ridiculisés: Aristote, Descartes, Malebranche, Leibniz. Seul le métaphysicien anglais John Locke n'est pas villipendé. Abandonnant les hypothèses métaphysiques, ne croyant pas, comme Descartes, aux idées innées, il décide de s'en tenir aux données de l'expérience. Pour lui, le seul élément positif est la sensation: la connaissance n'est que le sentiment des rapports entre les idées éveillées par nos sensations. C'est ainsi que Voltaire éprouve certaines attaches pour Locke et ne peut le condamner.

"Je ne sais pas, dit un petit partisan de Locke, comment je pense, mais je sais que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens.(..)mais qu'il soit impossible à Dieu de communiquer la pensée à la matière, c'est de quoi je doute fort."²

L'injustice sociale et l'abus du pouvoir

L'absurdité ne se limite pas aux conventions, aux lois, ou à la métaphysique, elle est également présente dans les événements de l'actualité. Voltaire ne peut se taire devant les actions abusives des gens possédant le pouvoir. Persécuté lui-même par la noblesse prétentieuse jusqu'à être interné à la Bastille, Voltaire

^{1,2}Voltaire, *Micromégas*, Chapitre VII.

saisit cette occasion pour combattre les idées des injustices. Dans le Dictionnaire Philosophique (1764), les Dialogues, le Commentaire sur les délits et les peines (1766), l'Essai sur la probabilité en fait de justice (1772), il dénonce sans cesse les vices de la justice de son temps. Témoin de nombreux exemples d'iniquités comme celui de Lally-Tollendal enfermé à la Bastille et égorgé pour trahison sans avoir été interrogé ou celui des Sirven accusés à tort d'avoir jeté leur fille dans un puits, Voltaire critique le pouvoir juridique et s'efforce en maintes occasions de redresser des injustices. Dans l'Homme aux quarante écus, il rappelle le destin pitoyable des Sirven:

"Je me souviens de la famille de Sirven, qu'un de mes amis rencontra dans des montagnes couvertes de glaces, lorsqu'elle fuyait la persécution d'un juge aussi inique qu'ignorant.-Ce juge, me dit-il, a condamné toute cette famille innocente au supplice, en supposant, sans la moindre apparence de preuve, que le père et la mère, aidés de deux de leurs filles, avaient égorgé et noyé la troisième, de peur qu'elle n'allât à la messe. Je voyais à la fois dans des jugements de cette espèce l'excès de la bêtise, de l'injustice et de la barbarie."¹

Les scandales des juges qui abusent ^{de} leur pouvoir sont ironiquement stigmatisés dans le chapitre III de Zadig. Zadig est accusé d'avoir volé le cheval du roi et la chienne

¹Voltaire, L'Homme aux quarante écus.

de la reine sans que personne ne puisse en apporter la preuve. À peine le jugement est-il rendu qu'on retrouve les animaux. Normalement Zadig aurait dû être acquitté puisqu'il était innocent. Mais les juges, embarrassés, ne cessent d'être injustes et cupides. On le condamne à une forte amende. Zadig doit payer encore quatre cents onces d'or avant d'obtenir la permission de plaider sa cause. Cette méthode est injuste. S'il faut des preuves pour affirmer une proposition mathématique, il est normal d'en exiger pour juger quelqu'un en justice. Et quand Zadig s'est justifié, les juges l'admirent mais ne suppriment pas l'amende; ils n'admettent pas qu'ils puissent avoir tort. Même si à la fin, on rend à Zadig la valeur de son amende, les frais du procès coûtent encore plus cher. Zadig ne peut s'empêcher de concevoir enfin qu'"il est difficile d'être heureux dans cette vie."¹

La vie ne sera d'ailleurs jamais heureuse s'il existe encore une autre injustice sociale telle l'esclavage, qui est un des résultats des conquêtes coloniales. Opposé à l'horreur et à l'absurdité de ces guerres d'ambition, Voltaire fait entendre la voix de l'humanité en faveur des esclaves. La barbarie, les persécutions des indigènes par les Européens sont clairement exposées dans Candide. Pour leurs profits seuls, les colonisateurs

¹Voltaire, Zadig, Chapitre III.

traitent les autochtones comme s'ils n'étaient pas des êtres humains. En approchant de Surinam, Candide et son valet rencontrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire un caleçon de toile bleue; il manque à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. Emu par cet état horrible, Candide questionne cet esclave misérable.

"C'est l'usage: on nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année; quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le bras, on nous coupe la main; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe: je me suis trouvé dans ces deux cas: c'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe" ¹

Les propositions constructives.

Les maux, le fanatisme, l'intolérance, l'ignorance, la métaphysique, l'abus du pouvoir, l'injustice sociale, l'esclavage, tout cela existe chez les hommes, mais existera-t-il éternellement? Ne peut-on trouver une issue à nos insuffisances odieuses? On reproche à Voltaire d'avoir tout regardé, tout examiné et rien approfondi.² Mais est-ce vrai? Si nous examinons bien les points attaqués dans les contes philosophiques, nous pouvons nous rendre compte que l'auteur propose une solu-

¹ Voltaire, Candide, Chapitre XIX.

² André Maurois, Lecture-mon doux plaisir, p.50.

tion dans chaque oeuvre. Non seulement il mène une guerre sans trêve et sans merci contre tout abus, mais encore il présente des propositions constructives pour rétablir ce qu'il ^{hence} peut être la vérité ou la justice.

L'action ou le travail

Rompant avec les idées optimistes de Leibniz, de Wolff, et de Rousseau et exposant à la fois les vices et les maux humains, Voltaire n'oublie jamais de laisser une espérance à l'humanité. Des sarcasmes de l'écrivain et son hideux sourire ne sont pas le signe d'un pessimisme intégral et totalement négatif. Son sentiment sur la marche de l'univers n'est nullement désespéré. S'il ne croit plus guère à une Providence bienfaisante, il croit toujours aux actions. Le monde va mal, de plus en plus mal mais tout peut être amélioré. Le dernier mot de Candide sera: Il faut cultiver notre jardin, c'est-à-dire "bien que la terre tremble et que le ciel foudroie", quoique les rois se battent et que les églises se déchirent, limitons notre ambition et essayons de faire notre humble tâche aussi bien que nous le pouvons. Candide représente le mouvement violent d'impatience d'un philosophe qui croit plus à l'activité raisonnable qu'à la passivité du "Tout est bien". Candide, c'est l'accès de sa mauvaise humeur qui prend conscience de la méchance-

té foncière des hommes, mais qui ne renonce pas à les corriger. Toujours est-il qu'il assure que les maux humains ne sont pas sans remède. Quel remède? Agir, travailler. L'ennui, la mélancolie, le désespoir sont des sentiments romantiques que Voltaire n'a jamais éprouvés lui-même ni compris chez les autres. L'inaction est à ses yeux une absurdité. C'est ainsi que jusqu'au dernier jour de sa vie, Voltaire s'attaque à Pascal comme à son adversaire direct.¹ Ce qu'il combat chez Pascal c'est le pessimisme intégral qui ne conduit à aucune activité. A quoi bon passer toute la journée et toute la nuit à méditer sur ses misères? Pour Voltaire qui croit que "l'homme est né pour l'action, comme le feu tend en haut et la pierre en bas", Pascal ne peut être qu'un misanthrope sublime" qui s'acharne à peindre les hommes tous méchants et malheureux sans essayer de les corriger.

"je respecte le génie et l'éloquence de M.Pascal, mais plus je le respecte, plus je suis persuadé qu'il aurait lui-même corrigé beaucoup de ses Pensées(..)j'ose assurer que nous ne sommes ni si méchants ni si malheureux qu'il le dit."¹

Le seul conseil positif est contenu dans le dernier chapitre de Candide: travailler, bâtir, semer, planter, labourer sans s'immiscer dans les affaires des autres.

¹André Lagarde et Laurent Michard, XVIIIe siècle, p. 125.

Candide découvre cette philosophie précieuse de la bouche d'un humble vieillard en lui demandant des nouvelles d'un assassinat à Constantinople :

"Je n'en ~~sais~~ rien, répondit le bonhomme et je n'ai jamais su le nom d'aucun muphti ni d'aucun vizir. J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelquefois misérablement, et qu'ils le méritent; mais je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Constantinople; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive."¹

Pourquoi le travail est-il un remède au problème du mal? La réponse se trouve dans la dernière phrase du vieillard, "le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice, et le besoin." Par ailleurs, comme dit Martin, "travailler sans raisonner, c'est le seul moyen de rendre la vie supportable." Conclusion didactique, quasi scientifique ou du moins très peu métaphysique. Par là s'annoncent l'homme moderne et la sagesse de l'ingénieur, sagesse incomplète mais utile. Sur ce terrain stérile on peut construire.

Voltaire ne cesse d'affirmer cette constatation dans d'autres contes. Colin est un exemple d'un homme qui sait rendre la vie valable et heureuse par le travail.

"Nous travaillons beaucoup, Dieu nous bénit.(...)
Tu reviendras avec moi au pays; je t'apprendrai le

¹Voltaire, Candide, Chapitre C.

métier: il n'est pas difficile; je te mettrai de part, et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés."¹

Ces phrases servent de conclusion à la vie du jeune marquis Jeannot qui gaspillait son temps et menait une vie de débauche jusqu'à ce qu'il s'enfonce dans la misère après avoir perdu toute sa fortune.

La tolérance et la liberté

En ce qui concerne le fanatisme, Voltaire propose la guérison par la tolérance. Non seulement il agit en prenant en main la réhabilitation de Calas, mais aussi il insère dans ses contes philosophiques cette proposition. La solution que Zadig préconise pour mettre fin à la querelle entre deux sectes babyloniens montre clairement la tentative de Voltaire d'établir un compromis chez les prêtres catholiques et les pasteurs protestants. Les uns entrent dans le temple du pied gauche, les autres n'y entrent jamais que du pied droit mais Zadig "entra dans le temple en sautant à pieds joints, et il prouva ensuite, par un discours éloquent, que le Dieu du ciel et de la terre, qui n'a acception de personne, ne fait pas plus de cas de la jambe gauche que de la jambe droite."²

Dans le même chapitre, Zadig met fin aussi au

¹Voltaire, Jeannot et Colin.

²Voltaire, Zadig, Chapitre VII.



grand procès entre les mages blancs et les mages noirs. Les deux groupes se querellent sur la question de savoir vers quelle direction on doit se tourner en priant Dieu. Zadig ordonne qu'on se tourne comme on voudrait. Solution sage qui implique l'idée de la tolérance de l'esprit voltairien. En insistant sur l'incertitude de nos croyances, il nous invite à tolérer, par humilité, celles des autres hommes aussi fervents que nous. Il raille les disputes parmi les religions diverses afin de souligner leur accord profond sur l'essentiel et l'absurdité des persécutions mutuelles. Plus la multiplicité des sectes augmente, plus le besoin de tolérance s'accroît. A propos de ce point de vue, il admire les Quakers, les disciples d'une religion anglaise. Voltaire estime leur droiture, leur humanité, leur simplicité (pas de baptême, pas de communion, pas de prêtres), la pureté de leur morale, et surtout leur tolérance. Le doctrine de cette religion réside dans une liberté totale. Le principe de la tolérance mène à une autre idée apparentée, la liberté.

Etouffé par des contraintes religieuses aussi bien que politiques, Voltaire ne perd pas l'occasion de soutenir l'idée des actes libres. Admirant la législation anglaise qui assure la liberté, Voltaire revendique la liberté de parler, d'écrire et de concevoir.¹ Il admet

¹ André Lagarde et Laurent Michard, XVIIIe siècle, p. 116.

qu'en France le catholicisme soit la religion de l'Etat mais à condition qu'il respecte la loi civile et que le clergé ne jouisse d'aucun privilège; pour les protestants, il réclame la liberté du culte et l'égalité des droits civiques. Dans l'Ingénu, le héros incarne une liberté totale, primitive. Il ne tient compte d'aucune restriction, qu'elle soit dictée par la société ou la religion. Tout le monde s'inquiète de voir l'Ingénu païen, on s'efforce de le baptiser. Encore une fois le fanatisme est attaqué tandis que l'idée de liberté est admirablement exposée.

"Je suis de ma religion, dit l'Ingénu, comme vous de la vôtre.-Eh! mon Dieu, comment se peut-il que les Hurons ne soient pas catholiques? Est-ce que les RR.PP.jésuites ne les ont pas tous convertis? L'Ingénu l'assura que dans son pays on ne convertissait personne; que jamais un vrai Huron n'avait changé d'opinion, et que même il n'y avait point dans sa langue de terme qui signifiât inconstance.¹

Même quand il s'éprend de Mademoiselle de St.Yves, le Huron garde sa liberté:

"Je ne consulte personne, dit-il, quand j'ai envie de déjeuner, ou de chasser, ou de dormir: je sais bien qu'en amour il n'est pas mal d'avoir le consentement de la personne à qui on en veut; mais comme ce n'est ni de mon oncle ni de ma tante que je suis amoureux, ce n'est pas à eux que je dois m'adresser dans cette affaire."²

¹Voltaire, L'Ingénu, Chapitre I.

²Voltaire, L'Ingénu, Chapitre V.

Dans *Candide*, Voltaire trouve encore l'occasion de soutenir la liberté d'écrire en faisant parler Martin et Pococuranté, un noble vénitien à propos des livres en pays étrangers. La censure sévère en France est en même temps indirectement critiquée.

"Martin aperçut des rayons chargés de livres anglais. Je crois, dit-il, qu'un républicain doit se plaire à la plupart de ces ouvrages écrits si librement. — Oui, répondit Pococuranté; il est beau d'écrire ce qu'on pense: c'est le privilège de l'homme. Dans toute notre Italie, on n'écrit que ce qu'on ne pense pas; ceux qui habitent la patrie des Césars et des Antonins n'osent avoir une idée sans la permission d'un jacobin. Je serais content de la liberté qui inspire les génies anglais si la passion et l'esprit de parti ne corrompaient pas tout ce que cette précieuse liberté a d'estimable."¹

La condition humaine serait meilleure si la tolérance et la liberté se substituaient au fanatisme et à l'injustice sociale. Telle est une autre proposition constructive de Voltaire.

La raison

Le problème de l'ignorance de l'humanité occupe une grande place dans l'esprit de Voltaire. En se préparant à écrire l'Essai sur les mœurs, il trouve dans les livres qu'il dépouille, une profusion d'exemples attris-

¹Voltaire, Candide, Chapitre XXV.

tants. Il enrage de voir que l'humanité, au fond parfaite, soit encore si sottise, et que, par moments, elle paraisse en voie de régression. Mais en tant qu'admirateur de la raison, il ne se sent pas tout à fait désespéré. Il garde encore l'espérance que l'humanité peut se guérir de la sottise, des ignorances horribles par la raison. Pour lui, la raison et la foi sont de nature contraire.¹ La raison seule aidera l'homme à sortir des ténèbres qui l'entourent.

Voltaire consacre le chapitre "le bûcher" en faveur de la raison. Après avoir épuisé son énergie à persuader la veuve de ne pas se brûler, en lui montrant la stupidité de cette coutume, Zadig réussit à faire triompher la raison de l'ignorance car "Depuis ce temps aucune dame ne se brûla en Arabie".² De même, Sétoc, maître de Zadig qui adore le soleil, la lune, les étoiles selon l'ancien usage d'Arabie, ne pratique plus ce culte après que Zadig lui explique avec raison.

"Si vous adorez ce qui est éloigné de vous, vous devez adorer la terre des Gangarides, qui est aux extrémités du monde.(..)Le soir venu, Zadig alluma un grand nombre de flambeaux dans la tente et se jeta à genoux devant ces cires allumées(..)Que faites-vous donc?lui dit Sétoc étonné.-Je fais comme vous; j'adore ces chandelles. Sétoc comprit le sens profond de cet apologue.La sagesse

¹Gustave Lanson, Voltaire, p.69.

²Voltaire, Zadig, Chapitre XI.

de son esclave entra dans son âme; il ne prodigua plus son encens aux créateurs."¹

Victoire totale de la raison. Conclusion qui instruit, encore une fois.

La science

La raison est en relation étroite avec la science. Ainsi, Voltaire propose de substituer la science au faux raisonnement métaphysique.

A cette époque, la science détrône la métaphysique et exerce une influence considérable sur la société. La culture des gens du monde devient scientifique. Il n'y a pas d'écrivain qui ne s'informe de connaissances scientifiques, pas de femme du monde cultivée qui ne s'entoure d'instruments de physique. L'abbé Nollet fait avec le plus grand succès un cours de physique newtonienne avec de curieuses expériences qui attirent un nombreux public, même des dames. Un peu plus tard, Rouelle, apothicaire du roi, ouvre un cours de chimie au Jardin du Roi. Des sciences à la littérature c'est un échange ininterrompu et souvent fécond: Buffon écrit son Histoire naturelle, Bayle combat la superstition et chante l'esprit scientifique dans Les Pensées sur la comète, Fontenelle met l'astronomie à la portée du grand public cultivé par ses

¹Voltaire, Zadig, Chapitre XI.

Entretiens sur la pluralité des mondes. Diderot accorde une large place dans l'Encyclopédie aux arts mécaniques et traite ces questions nouvelles avec un soin particulier. Montesquieu aborde la théorie des climats avec une rigueur scientifique dans l'Esprit des lois. Voltaire lui-même, expose en vers dans Eléments de la philosophie de Newton le système de cet homme de science qui proclame la soumission aux faits et fonde la physique expérimentale. On s'enthousiasme de l'épanouissement des sciences. C'est le moment opportun pour Voltaire d'abaisser la métaphysique.

Pour lui, la science passe au premier plan, et occupe la place que la métaphysique avait tenue jusque-là. Il demande à la science toutes les réponses qu'elle peut fournir aux questions métaphysiques. On ne doit pas abandonner la foi dans le progrès des lumières. S'il s'agit de la morale, Voltaire esquissera une morale tout expérimentale et positive.

Dans Micromégas, il s'agit de la science, des découvertes magnifiques dont les humains sont capables quand ils veulent bien se soumettre à l'expérience. Dans ce conte, l'auteur nous propose de distinguer ce qui est vérifiable de ce qui ne l'est pas, en d'autres mots, de séparer la science de la métaphysique. Pour ce qui est vérifiable, perfectionnons nos instruments, multiplions nos recherches. Tenons-nous en aux faits bien constatés et ne nous attachons

pas aux questions qui échappent à l'observation et à la raison. Voltaire s'efforce de montrer par des conversations entre les habitants de Sirius, de Saturne et de la Terre que tous sont d'accord sur les données de la science:

"Vous croyez donc, monsieur, parce que vous avez mille toises depuis la tête jusqu'aux pieds, que vous êtes un ...-Mille toises! s'écria le nain; juste ciel! d'où peut-il savoir ma hauteur? Mille toises! Il ne se trompe pas d'un pouce(..) Combien comptez-vous de l'étoile de la Canicule à la grande étoile des Gémeaux? Ils répondirent tous à la fois. -Trente-deux degrés et demi." Combien comptez-vous d'ici à la lune? Soixante demi diamètres de la terre en nombre rond."¹

La science est la préoccupation dominante de l'auteur dans ce livre. Les noms des hommes de science sont de temps en temps cités: le géomètre grec Euclide, le naturaliste hollandais Leuwenhoeck, le physicien et naturaliste hollandais Hartsoeker, l'anatomiste et entomologiste hollandais Swammerdam, le physicien et naturaliste français Réaumur. De même on y trouve l'abondance des termes scientifiques: lieue, pied de roi, pouce, circonférence, diamètre, microscope, voie lactée, atome.

Des proportions

Fâché contre l'abus du pouvoir juridique, Voltaire donne le conseil suivant dans l'Homme aux quarante écus:

¹Voltaire, Micromégas, Chapitre VI.

"Proportionnez les peines aux délits"¹

Voltaire voudrait qu'avant de condamner un homme on ait fait la preuve complète de sa culpabilité, que tout jugement s'accompagne des motifs qui le justifient. Il contribue puissamment à discréditer le procédé barbare de la torture. Il demande plus d'égards pour les accusés. Il n'est pas d'accord avec toute forme de punition mortelle car "un pendu n'est bon à rien, et les supplices doivent être utiles". Il soutient cette opinion dans un conte raconté par l'Homme aux quarante écus.

"Il y a quelques mois qu'à Londres un malfaiteur fut condamné à être transporté en Amérique, pour y travailler aux sucreries avec les nègres. Tous les criminels en Angleterre, comme en bien d'autres pays, sont reçus à présenter requête au roi, soit pour obtenir grâce entière, soit pour diminution de peine. Celui-ci présenta requête pour être pendu: il alléguait qu'il haïssait mortellement le travail, et qu'il aimait mieux être étranglé une minute que de faire du sucre toute sa vie."²

Pour résumer les propositions de Voltaire en ce qui concerne les abus judiciaires, laissons parler le philosophe qui s'exprime par la voix de l'Homme aux quarante écus:

"Soyons modérés en tout: mettons de la proportion entre les délits et les peines."³

^{1,2,3}Voltaire, L'Homme aux quarante écus.

Il accentue également cette idée dans Zadig.
 Etant sage et clairvoyant, Zadig, devenu ministre, fait sentir à tout le monde le pouvoir sacré des lois, et ne fait sentir à personne le poids de sa dignité.

"Quand il jugeait une affaire, ce n'était pas lui qui jugeait, c'était la loi; mais quand elle était trop sévère, il la tempérait. (...) C'est de lui que les nations tiennent ce grand principe: Qu'il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de condamner un innocent. Il croyait que les lois étaient faites pour secourir les citoyens autant que pour les intimider."¹

On se rend donc compte que le lecteur conscient, c'est-à-dire celui qui sait découvrir la réalité cachée sous une simplicité apparente, peut retirer des contes philosophiques certains conseils, certaines leçons ayant pour but d'améliorer la condition humaine. Mais les principes voltairiens ne sont pas destinés à une jouissance passive, nous sommes encouragés à corriger, à améliorer tout ce qui est abusif, tout ce qui est néfaste. Nous ne devons point perdre l'espérance. En lisant ces contes philosophiques, nous ne sommes pas entraînés dans un monde de rêve, de sentiments romantiques excessifs; au contraire, nous nous instruisons par des constatations. Détester le mal et le guérir par le bien, tel est ce que nous en dégageons. Il est donc indéniable que Voltaire met ses œuvres au service du didactisme en les situant dans le domaine de la fiction.

¹Voltaire, Zadig, Chapitre VI.